

MONTAIGNE ET LES FEMMES

A Thesis
Presented To
The Faculty of Graduate Studies and Research
The University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Julia Tully Pawluk

October 1968

c1968



TABLE DES MATIERES

	PAGE
INTRODUCTION	1
CHAPITRE	
I. LA FEMME DANS LA SOCIETE DU SEIZIEME SIECLE	4
Une Période de transition	4
Le Rôle grandissant des femmes	5
La Femme et la littérature du seizième siècle	8
La Querelle des Femmes rouverte	9
Les Dames galantes et les femmes vertueuses	14
La Sociabilité française et les salons	
littéraires	17
Le Mariage - une carrière honorable	19
Conclusion	22
II. LA NATURE FEMININE SELON MONTAIGNE	24
Montaigne se tient un peu secret	24
Montaigne et la tradition gauloise	26
Montaigne et les femmes savantes	28
La Chasteté et la pudeur des femmes	30
La Sincérité des femmes	32
L'Entêtement et la jalousie des femmes	36
La Femme et l'amitié	38
Conclusion	39

CHAPITRE	PAGE
III. L'AMOUR, LE MARIAGE, ET LA FEMME	42
Montaigne, le mari	42
Conseils pour un bon mariage à la Montaigne	46
Montaigne et l'amour	48
Conclusion	59
CONCLUSION	61
BIBLIOGRAPHIE	63

INTRODUCTION

La question des femmes, par sa nature même, et de par la nature de Montaigne, ne figure pas en première ligne dans les Essais. En effet, ce thème y est rapetissé parmi tant de grands problèmes philosophiques et sociaux qui absorbent l'esprit de l'auteur. A ses observations sur le sexe féminin il manque, pour la plupart, ce sérieux et ce développement jusqu'à un point définitif qui caractérisent son traitement de plus graves sujets, tels que la mort, la guerre, et la religion. De plus, tandis que Montaigne apporte à son ouvrage, en ce qui touche la femme, une conception plus ou moins toute faite, et qui ne change guère, son intérêt principal, l'art de vivre et de mourir, montre une évolution certaine vers une philosophie conclusive.

Malgré la position secondaire et sans éclat de notre thème dans les Essais, il y constitue néanmoins une partie intégrante, et tient sa juste place dans toute recherche concernant Montaigne, l'homme. "C'est moi que je peins . . . je suis moi-même la matière de mon livre,"¹ nous dit l'auteur. "Nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et

¹

Montaigne, Essais, éd. Guilbaud, 5 vol., (Nouvelle Librairie de France, Paris, 1962), Vol. I, p. 40, "Au lecteur".

moi . . . qui touche l'un touche l'autre."¹ Le but des Essais, selon Montaigne, a été de se faire comprendre et mieux connaître du lecteur. Cela exige qu'il s'exprime à coeur ouvert, sans prétexte ni témérité, sur tout sujet qui le passionne ou qui lui vient à l'esprit d'un moment à l'autre.² En dégageant ce que l'auteur dit au sujet du beau sexe, nous comptons ajouter tout au moins quelques détails à son portrait moral. Il faut indiquer, cependant, que l'essayiste nous révèle très peu au sujet des femmes particulières dans sa vie privée, et qu'il s'en tient aux allusions générales. On peut dire que la femme peinte par Montaigne dans les Essais ressemble plus à un archétype qu'à un individu vivant. Notre étude donc, doit être limitée de la même façon que la franchise de l'auteur.

Pour démêler, sinon préciser l'opinion qu'a eu Montaigne des femmes de son temps et de son niveau social, il faut chercher parmi les remarques faites en passant et les quelques confidences fugitives que l'auteur laisse tomber, parmi les anecdotes railleuses et les anathèmes parsemés ça

¹
Livre III, II, vol. IV, P. 223.

²
Montaigne se propose de donner libre cours à sa pensée ondoyante et flexible. Voir Livre III, II, vol. IV, p. 221: "Je ne peins pas l'être. Je peins le passage . . . de jour en jour, de minute en minute."

et là, parmi toutes les nuances de sa pensée et les hâtifs déplacements de son esprit.

Cet exposé se déroulera en trois étapes. La première partie est une ébauche de la société raffinée du seizième siècle; elle nous permettra de mieux fixer la pensée de Montaigne. Dans ce chapitre il s'agira de la place du sexe fragile dans la vie sociale, littéraire, familiale, et politique même, par comparaison au siècle précédent. Ce canevas formera l'arrière-plan de la deuxième partie de notre enquête, où nous notons et considérons les observations personnelles de l'auteur sur la nature féminine telle qu'il la trouve dans son expérience et ses lectures. La dernière étape de notre dissertation a pour matière les réflexions de Montaigne sur l'amour et le mariage.

Pour notre étude des Essais, nous avons puisé dans l'édition critique de Marcel Guilbaud.¹

¹ Montaigne, Essais, éd. Guilbaud, 5 vol., (Nouvelle Librairie de France, Paris, 1962). Voir vol. I, p. 12, "Notice liminaire": "Nous suivons le texte de l'exemplaire dit de Bordeaux constitué par les bonnes feuilles de l'édition de 1588 corrigées et augmentées par Montaigne lui-même pendant les dernières années de sa vie."

CHAPITRE I

LA FEMME DANS LA SOCIETE DU SEIZIEME SIECLE

Une période de transition.

Le train de vie en France pendant le seizième siècle subit des transformations des plus marquées, surtout dans les milieux aristocratiques et de haute bourgeoisie. Le mouvement intellectuel de la Renaissance et le goût du luxe importé des Italiens au lendemain des guerres d'Italie, signalèrent en France une ère nouvelle dans l'existence matérielle et spirituelle des classes les plus capables d'en bénéficier. Libérée des soucis ennuyeux des corvées onéreuses qui continuèrent à accabler la vie journalière des paysans, des artisans, et d'autres ouvriers, l'élite française se rendit au culte de l'antiquité et au raffinement des moeurs et du parler qui retenaient encore quelques rudesses de l'âge précédente. On s'adonna aux plaisirs de l'esprit en cultivant l'art du beau parler et de l'argumentation subtile autour des idées courantes, sans négliger les plaisirs d'ordre artistique et sensuel.

Les rois français ne furent plus contents de vivre enfermés dans leurs châteaux, éloignés de la société. A l'imitation des cours éclatantes d'Italie, d'Angleterre et d'Espagne, ils cultivèrent et menèrent à haut point une vie de grand luxe et d'ostentation, entourés de seigneurs et dames

du royaume. Sous l'accueil royal, les cours devinrent des centres intellectuels, où poètes, peintres, sculpteurs et savants travaillèrent à satisfaire cet enthousiasme pour les arts et le savoir. François Ier, régnant de 1515 à 1547, s'efforça d'appeler à la cour la haute noblesse de la France, pour l'y mieux surveiller et pour répondre à son goût du faste. Les nobles, leurs femmes et filles, devenus courtisans, passèrent le temps agréablement à se parer élégamment, et à se traîner de château en château, assistant à une ronde perpétuelle de danses, de tournois, de duels et de chasses. Roi et reine, seigneurs, dames et demoiselles, ne formèrent dès lors qu'un monde fermé dont le but principal sembla être le plaisir.

Dans un cadre d'opulence qui ne fut dépassé que par la cour de Louis XIV, la femme démontra plus qu'auparavant ses talents comme ornement, compagne, divertissement, et même conseillère, penseur et écrivain. Les histoires nous disent que François Ier fut très amateur du doux commerce des belles et honnêtes dames. C'est à lui qu'est attribuée l'affirmation que sans femmes, une cour est comme une année sans printemps, un printemps sans roses.

Le rôle grandissant des femmes.

Catherine de Médicis, épouse d'Henri II, utilisa sans scrupule, mais avec beaucoup de tact, la beauté féminine

comme instrument de politique, comme marchandise même, dans son projet de réconcilier huguenots et catholiques. Elle s'entoura de trois cents jeunes femmes de la première noblesse et d'une beauté extraordinaire dont elle se servit pour séduire et espionner les nobles, allant jusqu'à marier sa fille Marguerite à Henri de Navarre par souci de la réconciliation qu'elle avait tant à coeur. Dans cet entourage, "on eust rien veu que tout beau, tout esclatant, tout brave, tout superbe." Les princesses d'honneur furent comme "creatures plustost divines que humaines . . . comme estoilles au ciel en temps serain,"¹ nous dit Brantôme. La reine ne négligea point l'éducation de ses jeunes suivantes. Toutes y furent bien accomplies:

. . . Sous la surveillance et haute direction de Madame leur gouvernante, des maîtresses choisies formaient leur esprit, les initiant au culte des belles lettres: histoire, poésie, langue étrangère . . . les plus douées latinisaient, hellénisaient même . . . En somme, toute cette belle jeunesse était instruite dans une sorte d'Académie de belles manières et de gai savoir où tous les dons naturels, moraux et physiques, toutes les aptitudes et toutes les grâces devaient atteindre à leur plus haut point de perfection.²

Cette reine énergique et fort remarquable s'occupa à régler les moindres détails dans la vie royale, en établissant même

¹Brantôme, Oeuvres complètes, (Paris: Librairie Plon, 1890), Tome X, pp. 104 - 105.

²Alexandre Nicolai, Les belles Amies de Montaigne, (Paris: Dumas, 1950), pp. 56 - 57.

toute une cérémonie gouvernant le lever du roi. Ce qui est important à notre sujet, c'est que la reine fonda une sorte de cénacle à la cour pour enseigner l'art de la conversation à la jeune noblesse. Ce divertissement fut fort répandu dans la société polie de ce temps, et devint de plus en plus important dans la vie française désormais.

Que le sceptre appartint à la femme à la cour d'Henri II, fut évident non seulement dans les tentatives politiques de Catherine de Médicis, mais aussi dans l'influence qu'exerça sa rivale, Diane de Poitiers. Renommée par sa beauté et son intelligence, inspiratrice des poètes, des peintres et des sculpteurs, c'est elle qui fut la reine de fait dans les affections d'Henri. Même si Batiffol insiste que le roi garda pour Diane "un sentiment dont il ne rougissait ni devant Dieu, ni devant sa famille, ni devant son royaume,"¹ on est incliné à penser que son admiration ne fut pas tout à fait platonique. Peut-être y eut-il quelque chose à désirer dans les rapports du roi avec son épouse et son amie. Néanmoins, on nous apprend que grâce à l'influence de sa favorite, le roi fut "un mari affectueux et prévenant."² Quant à Diane, elle

¹ Louis Batiffol, Le Siècle de la Renaissance, (Paris: Hachette, septième édition, 1926), p. 129.

² Ibid., p. 127.

s'acquitta très bien en se montrant très dévouée au ménage royal, passant des nuits entières à soigner la reine, le roi, ou leurs enfants si l'un d'eux tombait malade.¹ En de pareilles circonstances, on trouve un tel dévouement fort admirable.

La femme et la littérature du seizième siècle.

La présence à la cour de tant de beautés inspira les poètes à platoniser et à pétrarquiser à la façon italienne, élevant la femme comme objet d'adoration respectueuse, révérencieuse même, et exaltant l'amour comme une force morale qui fait ressortir les belles actions et les hautes pensées. A l'imitation des Anciens, ils dédièrent leurs recueils de poésie aux dames qu'ils admiraient. Maurice Scève eut sa "Délie, objet de plus haulte vertu". Ronsard s'adressa à son "Hélène" et à sa "Cassandre". Olivier de Magny consacra ses "Amours" à Louise Labé. A Lyon, Antoine Héroet, platonicien fervent, publia son "La plus parfaite amye", apologie de l'amour idéal et de la beauté. Son oeuvre fut réimprimée au moins dix-sept fois entre 1542 et 1568, et influença beaucoup le développement de la Querelle des Femmes, un sujet fertile dans la littérature de l'époque.

¹
Batiffol, op. cit., p. 127.

Les hommes ne furent pas les seuls, à cette époque, à cultiver les Muses. A côté d'eux brillait, par exemple, Louise Labé, guerrière au siège de Perpignan en 1545, et devenue dix ans plus tard, femme poète, attirant sur elle toutes les attentions par sa revendication énergique des droits de la femme à la vie sentimentale. Sa maison était un des premiers salons littéraires où se réunissaient des gens tels que Ponthus de Thyard, l'imprimeur Jean de Tournes, et Maurice Scève. La "Délie" de celui-ci, Pernette du Guillet, fut la première à représenter les goûts littéraires de la haute bourgeoisie féminine en France.¹

La Querelle des Femmes rouverte.

Même si la femme se trouvait souvent exaltée dans la poésie du seizième siècle, et prenait part à la vie littéraire de son temps, elle continuait toujours d'être l'objet de raillerie qu'elle avait été dans la vieille tradition gauloise. Poètes, conteurs et philosophes se divisèrent en deux camps - les uns pour la louer et la glorifier, les autres pour la ridiculiser et la dénigrer. Les preuves du rôle grandissant de la femme en littérature et en politique, déjà mentionnées, servirent à rouvrir la "Querelle des Femmes"

¹

Jean Babelon, La Civilisation française de la Renaissance, (Tournai: Casterman, 1961).

dont les origines se perdent dans le passé. Avant le seizième siècle, cependant, et surtout dans la seconde moitié du quinzième, les attaques contre la femme furent plus nombreuses que les éloges, et les combattants littéraires se distinguèrent nettement les uns des autres. On n'y trouve aucune tentative de déguiser ni de subtiliser le point de vue de l'auteur. Le "pour" ou le "contre" est évident dès le titre. D'un côté on décrit "la Grant malice des femmes", de l'autre on exalte "la Loyauté des femmes". On attaque les "Présomptions des femmes mondaines", ou on chante "la Louange et beauté des dames"¹. Puisque ce ne fut qu'un débat littéraire, et qu'on n'attendit aucune transformation sérieuse ni des moeurs des femmes ni de celles des hommes, l'écrivain prit rarement une position conciliatrice.

La manière nouvelle de penser et de se regarder qui se fit sentir en France à partir de la Renaissance, changea le ton de cette controverse. Elle devint plus âpre et plus intense, surtout après 1540, mais aussi plus subtile, plus empreinte des tendances psychologiques. Voici comment Abel Lefranc décrit ce changement:

¹

Abel Lefranc, Grands Ecrivains français de la Renaissance, (Paris: Librairie Ancienne, Edouard Champion, 1914), p. 256.

. . . Deux traditions contraires n'ont pas cessé de coexister ni de se développer dans notre pays, en ce qui concerne l'amour et les femmes: la tradition gauloise, d'ordre satirique, franchement dénigrante, et la tradition idéaliste, tendant à l'exaltation et au panégyrique du sexe féminin et des sentiments amoureux. La première n'a pas beaucoup modifié sa tactique à travers les âges, ni ses arguments, ni sa dialectique, ni ses moyens d'action, ni ses visées de critique systématique; la seconde, au contraire, s'est modifiée suivant les époques, se transformant d'une manière décisive à partir de la Renaissance, fusionnant en quelque sorte toutes les tendances mystiques, courtoises, sentimentales et philosophiques, et se renforçant, grâce à l'appoint des conceptions antiques, d'éléments infiniment précieux qui lui communiquent un caractère de grandeur et d'élévation qu'elle n'avait point encore connu.¹

Ce fut Marguerite d'Angoulême, soeur de François Ier, qui, d'une plume très hardie, examina les données du problème féminin et souligna les contradictions existant entre l'amour idéal et l'amour humain. L'Heptaméron, composée entre 1542 et 1546, est une étude sociale des personnes de qualité qui traite principalement des divers aspects qui marquent les rapports des sexes dans l'amour et le mariage. Les discours qui terminent chaque conte, présentent les deux côtés de l'argument pour ou contre les actions du héros ou de l'héroïne en question. La nouveauté de ce recueil provient du fait qu'au lieu tout simplement de rire des méchancetés des

1

Abel Lefranc, Rabelais. (Etudes sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers Livre), (Lagny-sur-Marne: Emmanuel Grevin et fils, 1953), p. 281.

femmes et des hommes, ou de s'en moquer, l'on y trouve une préoccupation psychologique et une tendance à juger leur conduite selon une morale universelle. Encore y a-t-il les deux camps, les défenseurs et les adversaires du sexe féminin. Hircan, (nom fictif pour le mari de l'auteur), est le représentant principal des anti-féministes qui retiennent la thèse traditionnelle que ". . . les femmes . . . ne sont faictes que pour nous . . ." ¹ Par contre, Parleme^{te}, représentant des défenseurs des femmes, aspire à une relation plus harmonieuse entre les sexes:

J'appelle parfaictz amans . . . ceulx qui cherchent, en ce qu'ilz aiment, quelque perfection, soit beaulté, bonté ou bonne grace; tousjours tendans à la vertu, et qui ont le cueur si hault et si honneste, qu'ilz ne veullent, pour mourir, mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience repreuvent.²

Par la bouche de Parleme^{te}, la reine de Navarre souligne la distinction existant alors dans l'interprétation et dans la pratique de l'amour chez l'homme et chez la femme. Son idéalisme, qui est celui de la reine elle-même, s'exprime dans la formule que l'amour de la femme est un amour sacré, fondé sur Dieu et l'honneur, tandis que celui de la plupart des

¹ Marguerite de Navarre, L'Heptaméron, (Paris: Garnier Frères, 1964), "Neufviesme Nouvelle", p. 53.

² Ibid., "Dix Neufviesme Nouvelle", p. 151.

hommes est un amour profane, fondé sur le plaisir.¹

L'auteur n'est pas aveugle, cependant, aux dévergondages très réels des femmes de son temps. Elle les traite abondamment dans les dix nouvelles de la première journée, intitulées: "des mauvais tours que les femmes ont faits aux hommes et les hommes aux femmes."² Elle n'accepte pas, pourtant, l'opinion de Saffredent, que "le moindre homme de tous vault myeulx que la plus grande et vertueuse femme qui soyt."³ Et si on veut accuser les dames d'avoir fait "la fondation du cocuage",⁴ dans les paroles de Brantôme, on doit considérer également le rôle qu'y jouent les maris. Après avoir raconté l'histoire de la reine de Naples qui trompa son mari trompeur, Marguerite commence son discours en conseillant aux dames d'y apprendre une leçon: "Voilà, mes dames, une histoire que volontiers je vous monstre icy pour exemple, à fin que, quand vos mariz vous donnent des cornes de cheuvreux, vous leur en donnez de cerf."⁵

¹ Ibid., "Vingt et Uniesme Nouvelle", pp. 174 - 175.

² Ibid., "Vingt et Uniesme Nouvelle", p. 11.

³ Ibid., "Quarantiesme Nouvelle", p. 280.

⁴ Brantôme, Les Dames galantes, (Paris: Garnier Frères, 1960), p. 3.

⁵ Marguerite de Navarre, op. cit., "Troisiesme Nouvelle", p. 27.

Les dames galantes et les femmes vertueuses.

La doctrine de l'amour purifié de désirs charnels influença la littérature plus que la vie actuelle. La reine Marguerite fut trop réaliste et trop au courant des scandales de la cour pour croire sérieusement au ménage à trois si vertueux décrit dans la seizième Nouvelle de son oeuvre, ni à "la parfaicte amour qu'un gentil homme portoit à une damoysselle, [qui] par estre trop celée et meconnue, le mena à la mort."¹ Elle reconnut, comme le fit Montaigne dans les Essais, que "trouver chasteté en ung cueur amoureux, c'est chose plus divine que humaine."² En effet, L'Heptaméron est l'oeuvre d'une "dame du sang roial . . . qui sçavoit bien dire ung compte et de bonne grace, et en rire aussy, quant on luy en disoit quelcun."³ On ne doit pas chercher, dans son ouvrage, une école de vertu. La reine y fit discuter et analyser les problèmes de l'amour, du mariage, et de la morale. Elle essaya même d'y établir quelque lien entre les aspirations de l'âme et les instincts du corps. En pratique,

¹ Ibid., "Neufviesme Nouvelle", p. 49.

² Ibid., "Neufviesme Nouvelle", p. 53.

³ Ibid., "Soixante Deuxiesme Nouvelle", p. 377.

cependant, la société s'éloigna de plus en plus de l'idéal platonique, surtout dans la seconde moitié du siècle au temps des guerres civiles et religieuses en France. "Que j'ay veu en mon temps de grands escandales et de grands inconvenients pour les indiscretions et des dames et de leurs serviteurs!"¹ s'exclame Brantôme, qui écrivit tout un livre au sujet des dames chez lesquelles la vertu brillait par son absence. Il nous parle d'une dame qui "en mariage faisant, voulut et arresta que son mary la laissât à la cour pour faire l'amour".² Il y eut aussi, paraît-il, des épouses dont les maris trouvèrent nécessaire de leur acheter des ceintures de chasteté.³ La fidélité conjugale ne s'observait, semble-t-il, que parmi les bourgeois, les marchands, et d'autres gens ouvriers.⁴ Alexandre Nicolai nous parle d'Henri de Navarre, qui se divertissait avec des amies, pendant que son épouse, la reine Marguerite, encouragée par ses dames de compagnie, menait une vie scandaleuse à la cour de son frère Henri III, où elle

¹ Brantôme, op. cit., p. 74.

² Ibid., p. 90.

³ Ibid., p. 81.

⁴ Jean Plattard, Montaigne et son temps, (Paris: Boive et Cie., 1933), p. 100.

séduisit "tour à tour les gentilshommes préposés à sa garde."¹

Montaigne décrit son temps comme un siècle dont l'abstinence² est ennemi. Il y a bien des allusions dans les Essais à la corruption morale de cette époque débordée où les gentilshommes se vantent de leurs conquêtes amoureuses,³ et où beaucoup de⁴ dames offrent leurs charmes plus volontiers que leurs coches.

Parmi tant de femmes peu vertueuses, pourtant, se trouvent celles, comme Jeanne de Lestonnac, soeur de Montaigne, qui surveillaient la conduite de leurs maris "en grec, latin, français,"⁵ et qui soignaient la vie religieuse de ceux-ci. Brantôme nous parle aussi de Louise de Lorraine, femme du roi Henri III, qui en son mariage:

. . . s'est comportée avec le roy son mary aussi sagement, chastement et loyaument que le neu duquel elle fut liée en conjunction avec luy a demeuré tousjours si ferme et indissoluble, qu'on ne l'a jamais trouvé deffait ny delié, encore que le roy son mary aymast et allast bien quelquefois au change, à

¹ Alexandre Nicolai, Les belles Amies de Montaigne, (Paris: Dumas, 1950), p. 30.

² Livre III, V, vol. IV, p. 345.

³ Ibid., p. 314.

⁴ Ibid., p. 342.

⁵ Fortunat J. Strowski, Montaigne, (Paris: Alcan, 1906), p. 54.

la mode des grands, qui ont leur franche liberté à part.

La sociabilité française et les salons littéraires.

Dans les premiers salons littéraires à Paris, à Lyon, et à Poitiers, les femmes continuaient à se distinguer par leur beauté, leur intelligence, et leur estime pour les belles-lettres.² Vers le milieu du seizième siècle, tous ceux qui aspiraient à la culture de la Renaissance, prenaient l'habitude de se réunir à Paris à la résidence de Jean de Morel, dont la femme et les trois filles furent admirées pour la variété de leurs connaissances aussi bien que pour leur beauté. Parmi le grand nombre de célébrités accueillies chez les Morel, se trouvaient Ronsard et les poètes de la Pléiade qui ne perdaient pas d'occasions de chanter en vers les charmes et l'esprit de leurs hôtes. Les femmes brillaient aussi à l'hôtel de la maréchale de Retz, à Paris. Ce lieu de réunion fut très en faveur parmi les poètes et les écrivains dès 1570, et devint le "conservatoire des belles manières et du beau langage."³ A Poitiers, le salon de Madeleine des Roches et de sa fille fut très fréquenté dans la seconde moitié du siècle. Dans une lettre citée par

¹ Brantôme, op. cit., p. 398.

² Abel Lefranc, op. cit., pp. 62 - 68. ³ Ibid., p. 67.

Abel Lefranc, on nous apprend que "nul n'y¹ entre qui n'en sorte, ou plus sçavant, ou mieux édifié." Ce qu'il importe de noter, c'est que les femmes des Roches mélangèrent les qualités des femmes de ménage et des femmes d'étude si heureusement, qu'elles échappèrent à la maladie de basbleusisme que Montaigne et ses contemporains masculins détestèrent tellement.

Les femmes savantes ne furent guère admirées par le gentilhomme du seizième siècle, et le pédantisme chez elles fut considéré comme la peste de la société. En se faisant dames de lettres, elles perdaient leur nom de femmes. Elles devaient se borner à une connaissance des beaux arts et de la science du ménage. Elles devaient se contenter de "vivre aimées et honorées"² sans se mêler à une instruction dont elles étaient incapables de retenir la substance. Les femmes qui faisaient parade de leur érudition ne gagnaient que le ridicule. A cet égard on peut citer le cas de Marie le Jars de Gournay, fille d'alliance de Montaigne. Cette protégée de l'auteur des Essais, avait, semble-t-il, une faculté innée pour les lettres, et un goût passionné pour la science. Elle

¹
Ibid., p. 75.

²
Livre III, III, vol. IV, p. 248.

avait appris le latin et le grec. Elle cultiva la connaissance des écrivains, et son esprit réactionnaire la poussa même à écrire des brochures sur le "Grief des dames", et sur "l'Egalité des hommes et des femmes"¹ - un projet quelque peu avant-garde pour cette époque-là. Elle fut respectée par Richelieu, qui lui accorda une pension. Ce grand homme lui-même, cependant, se moqua d'elle en secret, et elle fut souvent le but de mauvaises farces et de plaisanteries malicieuses à Paris.²

Le mariage - une carrière honorable.

La seule carrière honorable pour une jeune fille bien née du seizième siècle, fut le mariage selon une formule très précise, dictée par la tradition et par l'Eglise, et soutenue par tout mari. Une fois mariée, la femme fut irrévocablement soumise à vivre dans l'ombre de son mari. Parce qu'elle entra dans cette obligation de très jeune âge, ordinairement à quinze ou à seize ans, et à cause de la gravité de l'entreprise, le choix de l'époux appartient aux gens plus expérimentés dans ces affaires. Une femme aux temps de Brantôme se plaint

1

Edith Sichel, Michel de Montaigne, (London: Constable and Company Limited, 1911), pp. 135 - 140.

2

Ibid., pp. 135 - 140.

de cette situation:

Le plus souvent, nous prenons nos maris par le commandement de nos roys et reynes maistresses, par la contraincte de nos peres et meres, parens, tutteurs, non par la volonté pure de nous autres.¹

La reine Marguerite, auteur éclairé de L'Heptaméron, trouve très sage cette manière d'arranger les mariages. Après avoir conté l'histoire de Rolandine qui avait épousé en secret un gentilhomme qui fut tué pour cela par le frère de Rolandine, la reine s'adresse ainsi à ses dames:

Je prie à Dieu, mesdames . . . que nul ne vous ayt envye de soy marier, pour son plaisir, sans le consentement de ceulx à qui on doibt porter l'obéissance, car mariage est ung estat de si longue durée, qu'il ne doibt estre commencé legierement ne sans l'opinion de nos meilleurs amys et parens²

On apprécie le bon sens de l'auteur. On peut accepter que les adolescents ne sont guère capables de bien choisir leurs époux. Malheureusement, le mariage, une fois contracté, n'était pas toujours le saint état qu'on avait espéré. Le mari attendait de ce contrat, une épouse obéissante et d'une utilité confortable. Qu'elle tienne la maison, fasse des enfants, gère les biens, et ne s'inquiète pas trop si son mari porte ses affections ailleurs. L'Eglise se prononçait sur la nécessité du mariage

¹
Brantôme, op. cit., p. 431.

²
Marguerite de Navarre, op. cit., "Quarantiesme Nouvelle", p. 277.

pour la continuation de la race. Ni l'une ni l'autre, cependant, n'exigeait l'amour entre les participants. En effet, nous avons déjà bien remarqué l'état du mariage dans la société du seizième siècle. La royauté elle-même ne donna pas de bons exemples à cet égard.

Nous avons vu qu'il y avait beaucoup de femmes, aussi bien que leurs maris, qui étaient coupables de liaisons amoureuses. "Et de quoi se moquent-elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé?"¹, demande Montaigne. La difficulté, c'était que les hommes, tout en prenant pour eux-mêmes une liberté complète, ne supportaient pas la pensée que leurs femmes suivissent leurs exemples.

Toute la question de la femme mariée du seizième siècle est bien posée dans la quinzième Nouvelle de L'Heptaméron, sans être résolue, pourtant, d'une manière à satisfaire les femmes. Un certain homme avait épousé une très jolie jeune fille pour son argent; mais il en tenait peu de compte parce qu'il avait déjà une amie favorite. Après avoir juré son amour de longue date pour son mari peu appréciateur, et se sentant coupable pour avoir un admirateur nouveau, la femme veut établir la différence entre l'honneur masculin et l'honneur féminin. Elle s'adresse à son mari:

¹

Livre III, V, vol. IV, p. 324.

. . . Et vous, monsieur, qui estes seul la cause de mon malheur, voudriez-vous prendre vengeance d'un oeuvre, dont si, long temps a, vous m'avez donné exemple? . . . Car, vous le sçavez et je sçay bien que celle que vous aymez ne se contente point de ce que Dieu et la raison commandent. Et combien que la loy des hommes donne grand deshonneur aux femmes qui ayment autres que leurs mariz, si est-ce que la loy de Dieu n'exempte point les mariz qui ayment autres que leurs femmes Vous avez une femme qui vous cherche, estime et ayme plus que sa vie propre, et j'ay ung mary qui me fuit, qui me hait et me deérise plus que chambriere Or, juger sans faveur lequel de nous deux est le plus punissable ou excusable, ou vous, estimé hommessaige et expérimenté . . . ou moy, jeune et ignorante, desprisée et contennée de vous, aymée du plus beau et du plus honneste gentil homme de France, lequel j'ay aymé par le desespoir de ne povoir jamais estre aymée de vous?¹

Le mari, étonné par un si franc-parler, "ne sceut que luy respondre, sinon que l'honneur d'un homme et d'une femme n'estoient pas semblables."² On peut comprendre pourquoi les veuves, selon Brantôme, "fuyent le mariage comme peste,"³ pour éviter une condition qui ne leur promet plus qu'un esclavage.

Conclusion.

Il paraît, donc, que les femmes du seizième siècle étaient en réalité semblables aux femmes de nos jours,

¹ Marguerite de Navarre, op. cit., "Quinziesme Nouvelle", pp. 123 - 124.

² Ibid., p. 124.

³ Brantôme, op. cit., p. 435.

parfois bonnes et intelligentes, parfois folâtres et frivoles. L'homme de cette époque, cependant, n'était pas prêt à reconnaître les capacités et les droits de la femme comme individu. Il est vrai qu'il la laissait jouer un rôle social plus étendu, qu'il la laissait discuter plus librement qu'auparavant des questions morales et sentimentales, mais l'influence féminine était quand même limitée à adoucir les moeurs de la société et à inspirer les poètes. Une fois mariée, elle devenait entièrement dépendante de son mari, préférablement "insensible et invisible"¹ pour lui plaire.

¹
Livre III, V, vol. IV, p. 320.

CHAPITRE II

LA NATURE FEMININE SELON MONTAIGNE

Malgré la prédilection dans sa jeunesse pour les aventures amoureuses dont il se vante dans les Essais, Michel de Montaigne n'aurait pas voulu accepter le titre de "Don Juan du seizième siècle." Après avoir passé sa vie à étudier la nature humaine, cependant, et ayant fait la connaissance de "cents et cents femmes,"¹ il avait assez appris et assez vu pour prétendre être bon connaisseur de ce sexe. En vérité, à côté de ses préjugés personnels et traditionnels, Montaigne nous a laissé une analyse perspicace de l'essence de la femme - ses défauts et ses qualités, ses aspirations et ses déceptions. Dans le portrait ainsi dessiné, chaque femme de bonne foi se reconnaîtra un peu.

Montaigne se tient un peu secret.

L'auteur nous donne une grande quantité de renseignements sur la femme, mais il sera impossible quand même de déterminer son opinion arrêtée au sujet de ce sexe, puisqu'il se fait un jeu de passer, dans ses observations, de la taquinerie à l'indulgence, de la moquerie à l'admiration, de l'ironie à la galanterie, sans conclure définitivement sur ce que doit être la femme idéale. Ce mélange de boutades et

¹ Livre II, XXXII, vol. IV, p. 101.

de flatteries est compliqué par l'absence de détails précis sur les femmes particulières dans sa vie privée. Le lecteur des Essais a le soin de chercher entre les lignes et de faire des conclusions spéculatives. Dans les trois livres, aucune mention de sa mère qui vivait sous le même toit que l'auteur et sa famille, et qui lui avait survécu même, point mention de ses deux soeurs qui y vivaient aussi, aucune solide référence à sa femme, une légère allusion à ses nombreuses alliances amoureuses, quelques dédicaces galantes à plusieurs grandes dames du siècle, un paragraphe reconnaissant l'hommage qui lui fut rendu par Marie le Jars de Gournay: voici l'ensemble des renseignements incomplets et frustrants sur un aspect important de sa vie. Quant à sa fille, la seule à survivre, Montaigne nous apprend qu'elle était "de complexion tardive, mince et molle, et a été par sa mère élevée de même d'une forme retirée et particulière."¹ Monsieur Nicolai a raison de trouver la réserve de Montaigne, surtout au sujet de ses amours, désolante au point de vue littéraire et historique pour celui qui cherche à comprendre l'homme et son oeuvre. "S'il avait parlé de tout cela avec moins de discrétion," dit Nicolai, "il aurait sans aucun doute ajouté à son portrait des

¹
Livres III, V, vol. IV, pp. 301 - 302.

touches magistrales, des traits essentiels."¹ Quoi qu'il en soit, c'est la partie des Essais la moins imprégnée du "moi" véritable de l'auteur.

Montaigne et la tradition gauloise.

Bien que Montaigne ne parle pas directement du rôle que les femmes ont joué dans sa vie intime, ce qu'il dit généralement à ce sujet témoigne suffisamment qu'il ne fut pas féministe. Son attitude est fortement empreinte de la tradition gauloise, qui tient à satiriser et à dénigrer la femme. Jeune fille, épouse, mère, veuve - nulle catégorie de femmes n'échappe à la critique implacable de Montaigne. A maintes reprises il signale leur médiocre jugement, leur mollesse, la faiblesse de leur nature:

. . . D'autant que l'âme est plus vide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la première persuasion. Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à être menés par les oreilles.²

Il est agacé par la sensibilité qui pousse une mère à favoriser celui de ses enfants qui est infirme. "Il me semble," dit-il:

. . . qu'en toutes façons la maîtrise n'est aucunement due aux femmes sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le châtement de ceux qui . . . se sont volontairement soumis à elles . . . Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de notre succession, selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et

¹Nicolai, op. cit., p. 253.

²Livre II, XXVII, vol. I, p. 305.

fantastique. Car cet appétit déréglé et goût malade qu'elles ont au temps de leurs groïsses, elles l'ont en l'âme en tout temps. Communément on les voit s'adonner aux plus faibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaux¹

Une fois adultes, que les fils prennent l'administration des affaires, car "le père les a bien mal nourris, s'il ne peut espérer qu'en cet âge-là ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, vu l'ordinaire faiblesse du sexe."²

Au moins Montaigne est-il sensible aux besoins matériels de la femme, même s'il ne se fait pas grand'chose de ses instincts maternels ni de son intelligence:

. . . Bien serait-il toutefois, à la vérité, plus contre nature de faire dépendre les mères de la discrétion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoi maintenir leur état selon la condition de leur maison et de leur âge, d'autant que la nécessité et l'indigence est beaucoup plus malséante et malaisée à supporter à elles qu'aux mâles; il faut plutôt en charger les enfants que la mère.³

Dans un moment des plus généreux, Montaigne avoue que "les mâles et les femelles sont jetés en même moule; sauf l'institution et l'usage, la différence n'y est pas grande."⁴

¹ Livre II, VIII, vol. II, p. 305.

² Ibid., p. 302.

³ Ibid., pp. 302 - 303.

⁴ Livre III, V, vol. IV, p. 364.

Mais cette tolérance est à titre de pure exception parmi tant de jugements défavorables aux femmes, et on ne peut que conclure qu'en pratique, Montaigne aurait été plus préjugé que tolérant envers elles.

Montaigne et les femmes savantes.

Montaigne n'est pas indulgent envers les femmes qui s'attachent "à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin"¹ et hors de leur entendement. Il leur donne des conseils précis à cet égard:

. . . Si les bien nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères. C'est grande simplesse d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée; elles sont enterrées et ensevelies sous l'art C'est qu'elles ne se connaissent point assez; le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer les arts et de farder le fard. Que leur faut-il, que vivre aimées et honorées²

Montaigne rend quelques hommages à la beauté des femmes, mais il les ravale nettement à un rôle inférieur à l'homme, tout en prétendant les comprendre plus qu'elles ne se comprennent elles-mêmes. Belle mais à la tête creuse, c'est la femme telle que l'essayiste la décrit,

Incapable de voir que le savoir "est un dangereux glaive, et qui empêche et offense son maître, s'il est en

¹Livre III, III, vol. IV, p. 248.

²Ibid., p. 248.

main faible et qui n'en sache l'usage,"¹ les femmes insistent à faire la science parce qu'elles sont obstinées, selon l'auteur. "Il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres,"² déclare-t-il. Pour cette raison, il leur esquisse un joli programme d'études et de lectures plus convenables à leur nature impressionnable. Il leur abandonne la poésie, "un art folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre comme elles."³ Il leur permet un peu d'histoire, et une philosophie toute pratique pour qu'elles y apprennent:

. . . à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos trahisons, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides; et choses semblables.

C'est à cause des morceaux comme celui-ci, qu'on se demande si Montaigne croyait vraiment ce qu'il disait, ou s'il ne prenait pas plaisir à épater le lecteur. En apparence sa conception de l'esprit féminin n'est guère flatteuse; mais le conseil qu'il offre aux femmes de son temps est très convenable à leurs circonstances telles qu'on nous les apprend.

¹ Livre I, XXV, vol. I, p. 250.

² Livre III, III, vol. IV, p. 248.

³ Ibid., p. 248.

⁴ Ibid., pp. 248 - 249.

Quant aux matières théologiques, Montaigne regarde avec horreur que "les enfants et les femmes, en nos jours, régentent les plus vieux et expérimentés sur les lois ecclésiastiques"¹ et il cherche des exemples à l'appui de son point de vue que "les femmes ne sont guère propres à traiter les matières de la théologie."² Il trouve risible la piété religieuse de l'auteur de L'Heptaméron qui semble approuver l'immoralité de son frère. Il défigure même, le sens d'un des contes dans cet ouvrage d'une manière qui déprécie l'intelligence de la reine. Marguerite de Navarre voulut montrer les contradictions humaines dont son époque fut pleine, en décrivant l'habitude qu'avait son frère de passer des caresses de sa maîtresses à la dévotion pieuse. Pour Montaigne c'est une preuve de plus de l'esprit faible des femmes.

La chasteté et la pudeur des femmes.

Montaigne ne se fait pas une haute idée de l'esprit des femmes, comme nous venons de voir. Il est prêt, cependant, à avoir égard à cette faiblesse. Mais, en ce qui touche leur vertu et leur constance, il se déclare absolument sceptique. "Il n'est pas en elles," dit-il, "ni à l'aventure en la

¹ Livre I, LVI, vol. II, p. 194.

²Ibid., p. 197.

chasteté même, puisqu'elle est femelle, de se défendre des concupiscences et du désirer.¹ Il se moque de leur "honte virginale" et de leur "pudeur enfantine" car tout cela, déclare Montaigne, n'est qu'une ruse dont elles se servent "à nous accroître le désir de vaincre, gourmander et fouler à notre appétit toute cette cérémonie et ces obstacles."² Il ne croit point à cette parade de chasteté qui pousse les femmes à se suicider pour échapper à la force d'un brutal. "Le dissentiment n'y peut être assez entier," insiste-t-il, "et semble que la force soit mêlée à quelque volonté."³ Qu'on ne prenne pas trop à sérieux, donc, les prétentions à la froideur et à l'insensibilité chez toutes "celles qui se meuvent et qui respirent encores."⁴ "Leurs déguisements et leurs figures ne trompent que les sots,"⁵ s'exclame Montaigne.

L'auteur des Essais se complait à chercher dans la littérature de l'antiquité des exemples des femmes comme les Scythes qui "crevaient les yeux à tous leurs esclaves et

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 317.

² Livre II, XV, vol. III, p. 292.

³ Livre II, III, vol. II, p. 243.

⁴ Livre III, V, vol. IV, p. 319.

⁵ Ibid., p. 319.

prisonniers de guerre pour s'en servir plus librement et couverte¹ment." Voilà un exemple éclatant de la modestie féminine! Montaigne est résolu de mettre en doute la sincérité des femmes et leur prétention à quelque sensibilité regardant les choses dont lui-même, semble si bien informé. On aurait voulu plus de renseignements sur ses rapports avec le sexe opposé, pour mieux comprendre la violence de ses attaques.

La sincérité des femmes.

L'auteur est plus enclin au soupçon qu'à la confiance à l'égard de la sincérité des femmes. "Le mentir y est en siège d'honneur,"² déclare-t-il. Elles se font grand plaisir de tromper les yeux et le jugement des hommes. Quoiqu'elles supportent mal les douleurs de l'enfantement, de quel stoïcisme ne sont-elles pas capables quand il s'agit de déguiser leurs imperfections physiques:

. . . Qui n'a oui parler à Paris de celle qui se fit écorcher pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher dents vives et saines pour en former la voix plus molle plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre Que craignent-elles? pour peu qu'il y ait d'agencement à espérer en leur beauté.
 . . . J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac.
 . . . Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gêne ne souffrent-elles, guindées et sanglées, à tout de

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 317.

² Ibid., p. 319.

grosses coches sur les côtés, jusques à la chair vive?
Oui quelquefois à en mourir.¹

Mais cette vanité qui fait porter "des cuisses de drap
. . . et de l'embonpoint de coton,"² est une déception de
petite marque qui ne fait que rire. Ce qui est plus grave,
c'est de contrefaire une affection envers mari ou serviteur.
La beauté féminine, "qualité puissante et avantageuse,"³ n'est
pas toujours garantie de la bonté, trouve Montaigne. "J'ai
lu parfois entre deux beaux yeux des menaces d'une nature
maligne et dangereuse,"⁴ dit-il. L'auteur avait assez vu
dans la magistrature, à la cour, et dans sa propre vie pour
apprendre à se méfier des femmes. "C'est . . . pour moi un
doux commerce que celui des belles et honnêtes femmes,"
confesse Montaigne,

. . . Mais c'est un commerce où il se faut tenir
un peu sur ses gardes Je m'y échaudai en mon
enfance et y souffris toutes les rages que les poètes
disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre
et sans jugement. Il est vrai que ce coup de fouet m'a
servi depuis d'instruction . . .⁵

¹
Livre I, XIV, vol. I, pp. 124 - 125.

²
Livre II, XII, vol. III, p. 170.

³
Livre III, XII, vol. V, p. 250.

⁴
Ibid., p. 251.

⁵
Livre III, III, vol. IV, p. 251.

Comme exemple d'une autre hypocrisie sérieuse qui le dégoûte, l'auteur signale ces odieuses affectations des veuves qui s'arrachent les cheveux et qui versent de grandes quantités de larmes aux funérailles de leurs maris. "La plupart de leurs deuils sont artificiels et cérémonieux,"¹ déclare le sceptique. C'est un "tardif témoignage et hors de saison! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts."² Pour vérifier la tristesse de la veuve, dit Montaigne, "ne regardez pas à ces yeux moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teint et l'embonpoint de ces joues sous ces grands voiles: c'est par là qu'elle parle français."³

On se demande si Montaigne aurait préféré la sincérité touchante et absolument irréprochable qui se trouvait, paraît-il, parmi les femmes de l'Inde centrale, où elles "sont brûlées vives non constamment seulement, mais gaiement aux funérailles de leurs maris."⁴ Pour en finir, Montaigne aurait détesté que celle "qui m'aura craché au nez pendant

¹ Livre III, IV, vol. IV, p. 261.

² Livre II, XXXV, vol. IV, p. 130. ³ Ibid., p. 131.

⁴ Livre I, XIV, vol. I, p. 113.

que j'étais me vienne froter les pieds quand je commence à n'être plus."¹

Leur esprit borné, leur jugement insuffisant, et leur inclination au mentir, tout cela à part, Montaigne trouve beaucoup d'autres qualités à désirer chez les femmes. Sa clef de voûte en ce qui concerne le rôle des femmes est bien résumée dans les paroles que voici: "Selon la loi que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et désirer; leur rôle est souffrir, obéir, consentir"²

Dès qu'elles s'écartent de cette voie établie (par les hommes), elles deviennent jalouses, entêtées, ridicules, et de mauvaise humeur. Elles bouleversent la paix du ménage, chose qui rend la vie insupportable à leurs maris. "Le sénat de Marseille," dit Montaigne plein de sympathie, "eut raison d'accorder la requête à celui qui demandait permission de se tuer pour s'exempter de la tempête de sa femme."³ A ce point on cède à la tentation de réfléchir au sujet de son propre ménage où vivaient tant de femmes, y compris sa mère. Est-ce à elle que pense Montaigne en décrivant "cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en asséna et tua sa marâtre"? Il termine ses paroles par une traduction du grec qui dit que "la fortune

¹ Livre II, XXXV, vol. IV, p. 131.

² Livre III, V, vol. IV, p. 345. ³ Ibid., p. 325.

a meilleur avis que nous"¹.

L'entêtement et la jalousie des femmes.

Les leçons de son expérience personnelle, peut-être de son propre foyer même, apprirent à Montaigne que les femmes ne sont pas heureuses si on leur enlève le privilège de contredire leurs maris. "La première excuse leur sert de plénière justification,"² dit-il. Il n'y a rien de plus exaspérant à une femme qu'un mari qui lui fait des concessions timidement, en silence, sans bataille rendue. L'orgueil féminin exige une victoire difficile. "Nul manquement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mari. Il faut qu'elles l'usurpent ou finement ou fièrement, et toujours injurieusement, pour lui donner de la grâce et de l'autorité",³ insiste l'auteur. Si le mari décide de se taire au lieu d'argumenter, la femme devient folle à lier:

. . . Ceux qui ont à négocier avec des femmes têtues peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on dédaigne de nourrir leur courroux . . . Elles . . . ne se courroucent qu'afin qu'on se contre-courrouce, à l'imitation des lois de l'amour.⁴

¹ Livre I, XXXIV, vol. II, pp. 50 - 51.

² Livre II, VIII, vol. II, p. 298. ³ Ibid., pp. 298 - 299.

⁴ Livre II, XXXI, vol. IV, p. 91.

A la manière gauloise, c'est à dire en exagérant la vérité, Montaigne nous parle de "cent et cent femmes . . . que vous eussiez plutôt fait mordre dans le fer chaud que de leur faire démordre une opinion qu'elles eussent conçue en colère."¹ A l'appui de cette assertion, il cite le fabliau de la femme du pouilleux, laquelle, menacée, battue, puis jetée dans l'eau par son mari pour l'avoir appelé pouilleux, faisait le signe de tuer des poux jusqu'à son dernier moment.² Si l'on voulait disputer la thèse de Montaigne à l'égard de l'obstination féminine exemplifiée dans cette histoire, on peut répondre que cette femme obstinée est morte pour avoir dit la vérité à son mari obstiné.

On s'étonne de la ténacité extrême des femmes qui ne cèdent point leurs opinions devant la mort même, mais il n'y a rien de plus intolérable, d'après Montaigne, qu'une femme travaillée par la jalousie, la pire de ses maladies et celle à laquelle elle est particulièrement susceptible, semble-t-il. "A dire vrai," dit-il, "je ne sais si on peut souffrir d'elles pis que la jalousie; c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres la tête."³ Qu'il est triste de voir "ces pauvres âmes faibles et sans résistance"⁴ en proie à

¹ Livre II, XXXII, vol. IV, p. 101. ² Ibid., pp. 101 - 102.

³ Livre III, V, vol. IV, p. 325. ⁴ Ibid., p. 316.

cette fièvre qui "tirasse et tyrannise cruellement", et qui "laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs."¹ Accablés de telles femmes, "que devons-nous faire, nous autres hommenetz?"², se demande l'auteur. Les alternatives du mari infortuné sont de se suicider, de fuir, ou de souffrir, car il n'y a point de remède:

. . . De leur donner même conseil à elles pour les dégoûter de la jalousie, ce serait temps perdu; leur essence est si confite en soupçon, en vanité et en curiosité, que de les guérir par voie légitime, il ne faut pas l'espérer. Elles s'amendent souvent de cet inconvénient par une forme de santé beaucoup plus à craindre que n'est la maladie même.³

Peut-être y a-t-il de la sagesse dans les paroles de celui qui a dit "qu'un bon mariage se dressait d'une femme aveugle avec un mari sourd,"⁴ conclut Montaigne.

La femme et l'amitié.

Les femmes, selon Montaigne, sont incapables de la parfaite amitié parce que ce sentiment est le propre de ceux qui sont plus intelligents que sensibles. Pour l'auteur, l'amitié est infiniment supérieure à l'amour, "la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 316.

² Ibid., p. 325.

³ Ibid., p. 324.

⁴ Ibid., p. 325.

dédaigneusement cette-ci passer ses pointes bien loin au-dessous d'elle."¹ L'amour n'est qu'une passion voluptueuse, "sujette à satiété". C'est "un feu téméraire et volage, ondoyant et divers"², comme la femme, tandis que l'amitié est une passion cérébrale et spirituelle, constante et durable. "A dire vrai," déclare Montaigne, "la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication . . . ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un noeud si pressé."³ Montaigne distingue nettement l'amour de l'amitié. L'amour, c'est la femme, c'est le corps; l'amitié, c'est l'homme, c'est l'âme. Cette hypothèse assez simpliste nous fait demander avec Gauthiez si Montaigne avait vraiment une connaissance des femmes aussi profonde qu'il prétend, ou si ses "acquaintances" féminines n'étaient que des "amitiés d'épiderme."⁴

Conclusion.

Le souci du mâle de protéger ses intérêts traditionnels est évident dans les arguments que pose Montaigne à l'appui de sa critique de la nature féminine. Que les jeunes filles

¹ Livre I, XXVIII, vol. I, p. 317. ² Ibid., p. 316.

³ Ibid., p. 317.

⁴ Pierre Gauthiez, Etudes sur le seizième siècle, (Paris: Lécène, Oudin et Cie., 1893), p. 253.

cultivent leurs agréments extérieurs pour le plaisir de leurs serviteurs, car, "c'est le vrai avantage des dames que la beauté,"¹ selon l'auteur. En effet, il y a des hommes qui préfèrent la mort à la laideur d'une femme. Montaigne cite l'exemple du condamné qui aima mieux mourir sur l'échafaud que d'épouser une fille qui avait "les joues avalées et le nez trop pointu."² Quant à Montaigne, "je faisais grand compte de l'esprit," dit-il, "mais pourvu que le corps n'en fût pas à dire; car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautés devait nécessairement y faillir, j'eusse choisi de quitter plutôt la spirituelle."³ A trente ans, cependant, la beauté des femmes est hors de sa saison. Il trouve très sage le conseil de la reine de Navarre, qui avait ordonné qu'à cet âge, "qu'elles changent le titre de belles en bonnes."⁴

Montaigne reste à l'abri de la coutume en voulant que la femme continue dans la voie établie par les mâles qui sont "moins nés à servir et de condition plus libre"⁵ que

¹Livre III, III, vol. IV, p. 256.

²Livre I, XIV, vol. I, p. 113.

³Livre III, III, vol. IV, p. 256.

⁴Livre III, V, vol. IV, p. 362.

⁵Livre II, VIII, vol. II, p. 291.

les femelles. Quelquefois, quand Montaigne semble plus généreusement disposé envers le monde, il avoue qu'il y a quelque injustice dans les rapports des deux sexes. "Les femmes n'ont pas tort du tout quand elles refusent les règles de vie qui sont introduites au monde," dit-il, "d'autant que ce sont les hommes qui les ont faites sans elles."¹ A la base, cependant, il ne veut point de changements. Il n'aime pas "la brigade et riotte"² qui résultent quand les femmes sortent de leurs rôles d'ornements et de ménagères pour devenir ce qu'elles ne peuvent pas être.

Et pourtant, comment peut-on s'en prendre à cet égoïste exaspérant qui s'est laissé une belle échappatoire en écrivant:

. . . ce sont ici mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre demain, si nouveau apprentissage me change. Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.³

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 298.

² Loc. cit.

³ Livre I, XXVI, vol. I, p. 260.

CHAPITRE III

L'AMOUR, LE MARIAGE, ET LA FEMME

Montaigne, le mari.

En 1565, âgé de trente-trois ans, Montaigne épousa la fille d'un de ses collègues à Bordeaux, Françoise de la Chassaigne, qui lui apporta un dot considérable, et qui devait lui donner six filles, dont seulement la deuxième allait survivre. Sa femme avait alors vingt-trois ans, âge déjà fort avancé si l'on se rappelle que, ordinairement à cette époque, une jeune fille bien née se mariait avant d'avoir atteint sa seizième année. Il nous manque des renseignements particuliers sur ce mariage de vingt-sept années, parce que l'auteur, malgré sa franchise sur d'autres sujets, aime mieux rester clos à l'égard de sa propre vie conjugale:

. . . Les aigreurs, comme les douceurs du mariage, se tiennent secrètes par les sages. Et, parmi les autres importunes conditions qui se trouvent en iceluy, cette-ci, à un homme languager comme je suis, est des principales: que la coutume rende indécet et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sait et qu'on en sent.¹

Il ne nous reste donc, qu'une lettre dédicatoire, la seule correspondance de Montaigne à son épouse, écrite de Paris, le

¹
Livre III, V, vol. IV, p. 324.

10 septembre 1570, pour reconforter sa femme de la mort de leur premier enfant, cinq années après leur mariage. Son esprit livresque confie à Plutarque la charge de la consoler, "car," dit-il, "il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peut alleguer en cela beaucoup mieux que je ne ferois moymesmes."¹ Dans cette épître introduisant la traduction française faite par La Boétie de la Lettre de Consolation de Plutarque à sa femme, il y a quelques touches de tendresse envers son épouse qui montrent que Montaigne était un bon mari en dépit de toute sa critique du mariage en général. "Ma femme," écrit-il:

. . . vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous cour-tiser et caresser encore. Car ils disent qu'un habil homme peut bien prendre femme: mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire: je me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage² Vivons ma femme, vous et moy, à la vieille Françoisse.²

Nous savons aussi, que la traduction de Plutarque, avec l'ensemble de papiers et de livres que La Boétie lui avait laissés en mourant, étaient un véritable trésor pour Montaigne, un souvenir de son "compagnon inviolable," et son "plus favory meuble."³ Ce partage donc, d'une oeuvre de La Boétie avec sa

¹ Montaigne, Oeuvres complètes de Montaigne, (Paris, éditions Gallimard, 1962), p. 1371.

² Ibid., p. 1371.

³ Ibid., p. 1371.

femme désolée, est preuve d'une sensibilité généreuse de la part du mari.

Après vingt-trois années de mariage, l'auteur se flatte d'avoir été un mari plus fidèle que la plupart de ses contemporains. "Tout licentieux qu'on me tient," dit-il, "j'ai en vérité plus sévèrement observé les lois de mariage que je n'avais ni promis ni espéré."¹ Cette fidélité exceptionnelle mérite d'être mentionnée puisque la noblesse du temps, comme nous avons bien noté, ne faisait pas grand cas de la foi jurée au mariage, abandonnant cette vertu aux bourgeois et aux marchands. Haïssant "toute sorte de liaison et d'obligation"², Montaigne le trouva fort difficile de s'y accommoder:

. . . De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la sagesse même, si elle m'eût voulu. Mais, nous avons beau dire, la coutume et l'usage de la vie commune nous emporte. La plupart de mes actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois je ne m'y conviai pas proprement, on m'y mena, et y fus porté par des occasions étrangères . . . et y fus porté . . . mal préparé³

En se mariant donc, Montaigne répondit à la sagesse traditionnelle et à la coutume. "On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on dise," dit-il;

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 296.

² Ibid., p. 295.

³ Ibid., pp. 295 - 296.

. . . on se marie autant ou plus pour sa postérité, sa famille. L'usage et intérêt du mariage touche notre race bien loin par-delà nous. Pourtant me plaît cette façon, qu'on le conduise plutôt par mains tierces que par les propres, et par le sens d'autrui que par le sien.¹

Montaigne lui-même, encouragé par son père et par son ami La Boétie, avait pris, bien que sans grand enthousiasme, le parti de se marier, s'étant laissé lier à sa femme à contre-cœur. Tout de même, après l'avoir essayé pendant vingt-trois années, cet homme rebelle à toute sujétion finit par être moins opposé à sa condition qu'il n'avait été au début, "car," dit-il, "non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vicieuse et évitable qui ne puisse devenir acceptable . . ."² Sans doute y avait-il trouvé du moins quelque récompense et consolation pour son sacrifice initial.

Il n'y a aucune évidence que Montaigne et sa femme n'eurent pas un bon mariage, "constamment douce, loyale et commode."³ Ils n'étaient pas certes de cette compagnie que décrit Brantôme:

. . . si tous les cocus et leurs femmes qui les font se tenoyent tous par la main, et qu'il s'en pust faire un cerne, je croy qu'il seroit assez bastant pour entourer

¹ Ibid., pp. 291 - 292.

² Ibid., p. 296.

³ Livre II, XXXV, vol. IV, p. 130.

et circuir la moitié de la terre.¹

Les Montaigne se trouvaient, sans doute, dans l'autre moitié.

Conseils pour un bon mariage à la Montaigne.

Qu'est-ce que le mariage d'après Montaigne? Comment la femme doit-elle se comporter dans cette entreprise si permanente? Quels sont les avantages et les désavantages d'une telle union? A quel degré doit-on se prêter aux devoirs qu'elle exige?

Ce que nous dit Montaigne touchant le mariage et le rôle des épouses, est le miroir de ses propres expériences, et en même temps l'écho des croyances et coutumes de son temps. Il se place toujours dans le cadre de la doctrine chrétienne telle qu'elle était acceptée et pratiquée au seizième siècle et bien avant. A cela, l'auteur ajoute ses préjugés masculins. Disons même, qu'en ce qui regarde le mariage, Montaigne et les gentilshommes de la Renaissance tournaient à leur propre avantage les règles dictées par l'Eglise.

Sauf dans l'état de la prêtrise, qui est "la plus vénérable vacation des hommes,"² dit Montaigne, le mariage est "la plus nécessaire et plus utile de l'humaine société."³

¹ Brantôme, op. cit., p. 128.

² Livre III, I, vol. IV, p. 220.

³ Ibid., p. 220.

On se marie car le mariage est un devoir indispensable, qu'on ait ou non la vocation. "C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage; voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité . . . sa principale fin c'est la génération."¹

A un point, Montaigne n'est guère flatteur ni aux maris ni aux femmes en comparant ceux-là aux "bêtes qui sont de moindre estime" assignés "au haras."²

Le mariage court un grand risque d'être "un marché plein . . . d'épineuses circonstances,"³ mais la rareté de bons mariages, "est signe de son prix et de sa valeur,"⁴ dit Montaigne. Quoi qu'il en soit, ajoute l'auteur, "il n'est plus temps de regimber quand on s'est laissé entraver. Il faut prudemment ménager sa liberté; mais depuis qu'on s'est soumis à l'obligation, il s'y faut tenir sous les lois du devoir commun, au moins s'en efforcer."⁵ A son avis, la bonne foi du mari et de sa femme, est plus importante que les erreurs qu'ils pourront commettre pendant leur vie ensemble. Les

¹ Livre I, XXX, vol. II, p. 13.

² Livre III, I, vol. IV, p. 220.

³ Livre II, XXXV, vol. IV, p. 130.

⁴ Livre III, V, vol. IV, p. 295.

⁵ Ibid., p. 296.

partenaires dans ce contrat ne doivent jamais se dérober à dessein à leurs engagements communs, car "c'est trahison de se marier sans s'¹épouser," dit-il. "Ceux qui entreprennent ce marché pour s'y porter avec haine et mépris, font injustement et incommodément."²

Croyant que la femme appartient à une classe inférieure à l'homme, et qu'il est dans l'ordre de la nature qu'elle obéisse à son chef, Montaigne, à la façon de son siècle, lui assigne une position conforme à ses talents limités. Le bonheur du mariage, et l'honneur de la femme, ne dépendent ni de sa beauté ni de son érudition, mais de son art de régner dans la maison en bonne ménagère et en bonne mère. Le bien-être et la sécurité du mari et de la famille doivent être ses soins principaux. L'auteur raille longuement l'oisiveté et la vanité des dames qui négligent leurs devoirs domestiques et qui passent toute la journée à se pomponner devant la glace:

. . . Je vois avec dépit en plusieurs ménages monsieur revenir maussade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midi, que madame est encore après à se coiffer et attifer en son cabinet. C'est à faire aux reines Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail. Il n'advientra

¹
Ibid., p. 297.

²
Ibid., p. 296.

que je puisse à personne d'avoir l'usage de mes biens plus liquide que moi, plus quiète et plus quitte. Si le mari fournit de matière, nature même veut qu'elles fournissent de forme.¹

Qu'on se résigne aux imperfections des femmes, dit Montaigne, car "il n'en est pas à douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage"² qui sont bonnes. Ces rares qualités de loyauté et de bonté, trouve l'auteur, sont trouvées plus souvent parmi des gens de bas lieu. Quant aux femmes nobles et riches, "les exemples de vertu se logent rarement"³ parmi elles.

Nous espérons que dans l'état conjugal Montaigne n'exigeait pas sérieusement le dévouement extrême manifesté par Sextilia, par Paxéa, et par la femme de Fulvius, les trois Romaines admirablement courageuses qui se montrèrent des parangons d'affection en se suicidant dans l'intérêt de leurs maris.⁴ Il n'est guère plus raisonnable de croire qu'il aurait voulu voir adopter les coutumes de ces civilisations où les veuves furent enterrées vives dans les tombeaux de leurs maris.⁵ Aussi n'est-il pas probable qu'il se fût contenté

¹Livre III, IX, vol. V, p. 126.

²Livre II, XXXV, vol. IV, p. 130. ³Ibid., p. 133.

⁴Livre II, III, vol. II, pp. 245 - 246.

⁵Livre II, XXIX, vol. IV, p. 72.

de cette femme qui "était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari."¹ Montaigne se borne à revendiquer chez les femmes des vertus et des devoirs moins radicaux. Il leur accorde le droit d'être d'une confortable utilité:

. . . La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage. J'en vois quelqu'une avare, de ménagère fort peu. C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas: selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. Je l'en mets au propre, lui laissant par mon absence tout le gouvernement en main.²

Nous savons bien que Montaigne voyageait beaucoup, et quoiqu'il ne nous le dise pas, nous croyons qu'il avait assez de confiance pratique en sa femme pour ne pas craindre pour son ménage pendant ses absences.

Montaigne n'exige rien de déraisonnable en voulant que la femme mariée joue pleinement son rôle féminin, qui est de vaquer aux soins de son mari et de sa maison, de faire des enfants, et de gérer les biens du mari quand nécessaire. Quant à l'amour, cependant, il veut qu'elle se contente d'une

¹
Livre I, XXV, vol. I, p. 250.

²
Livre III, IX, vol. V, p. 126.

amitié maritale, pleine de respect, et remplie "d'une juste et fertile chaleur."¹ Selon notre auteur, "un bon mariage, s'il en est, refuse la compagnie et conditions de l'amour. Il tâche à représenter celle de l'amitié."² Montaigne enregistre l'attitude de son temps en distinguant nettement entre l'amour et le mariage comme "deux desseins qui ont des routes . . . non confondues."³ Après avoir cité la description de l'amour conjugal entre Jupiter et Venus, Montaigne, toujours sceptique à cet égard, observe que le poète Virgile avait peint Vénus "un peu bien émue pour une Venus maritale."⁴ Il continue à critiquer ce mariage mythologique en disant: "Quel mauvais ménage a fait Jupiter avec sa femme qu'il avait premièrement pratiquée et jouie par amourettes."⁵ L'auteur conclut son jugement de la folie de Jupiter en l'accusant d'avoir "chier dans le panier pour après le mettre sur sa tête."⁶ Cette crudité souligne avec beaucoup de force la conviction de Montaigne sur la nécessité de séparer l'amour du mariage.

¹ Livre III, V, vol. IV, p. 292.

² Ibid., p. 294.

³ Ibid., p. 297.

⁴ Ibid., p. 291.

⁵ Ibid., p. 297.

Il rejette ce sentiment comme une influence nuisible et sacrilège et une passion toute licencieuse qui doit être absolument exclue de cette "religieuse liaison et dévot¹" qu'est le mariage. En s'appuyant sur des arguments théologiques, Montaigne expose, avec une éloquence digne d'une prédication en chaire, "les efforts et les extravagances de la licence amoureuse."² Entendons son sermon "aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnés":

. . . Je veux donc . . . apprendre ceci aux maris, . . . c'est que les plaisirs mêmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont réprouvés, si la modération n'y est observée; et qu'il y a de quoi faillir en licence et débordement, comme en un sujet illégitime. Ces encheriments deshontez que la chaleur première nous suggère en ce jeu, sont, non indécentement seulement, mais dommageablement employés envers nos femmes

C'est une religieuse liaison et dévot³ que le mariage; voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire, ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité; ce doit être une volupté aucunement prudente et consciencieuse.³

La passion conjugale, selon Montaigne, est un péché et "une espèce d'inceste."⁴ L'union maritale est un "parentage vénérable et sacré"⁵ institué exclusivement pour perpétuer

¹ Livre I, XXX, vol. II, p. 13.

² Livre III, V, vol. IV, p. 298.

³ Livre I, XXX, vol. II, p. 13.

⁴ Livre III, V, vol. IV, p. 292.

⁵ Ibid., p. 292.

la race. Ainsi, dit Montaigne,

. . . il faut . . . toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement le plaisir la fasse sortir hors des gonds de raison. . . un plaisir excessivement chaud, voluptueux et assidu altère la semence et empêche la conception . . .¹

Tous ces propos de Montaigne sur le péché, la vénération, le sacrilège, l'inceste, et la religion, tout cela fait qu'on se demande si Montaigne ne parle que d'aller à la messe le dimanche. S'il agissait vraiment selon la formule qu'il enseigne ici, il faut nous accorder avec Prévost, que Madame de Montaigne, "moins munie d'expériences, aurait souhaité . . . dans l'amour conjugal un peu plus de mignardises et de moins respectueuses attentions."² "Quoi qu'il en soit," selon Strowski, "il est certain que huit ou neuf mois avant [la naissance de chacune de ses enfants,]³ Michel de Montaigne était chez lui et se montrait bon mari."

Malgré tant d'encens brûlé devant l'autel de la sainte institution conjugale, il est évident que le mari se réserve

¹
Ibid., p. 292.

²
Jean Prévost, La Vie de Montaigne, (Paris: Librairie Gallimard, 1928), p. 105.

³
Fortunat J. Strowski, Montaigne, (Paris: Alcan, 1931), p. 107.

le droit et la liberté de fuir l'inévitable monotonie conjugale et de partir à la recherche de "cette bouillante allégresse qui n'y vaut rien,"¹ et qu'il déconseille à sa femme à tout prix. L'odeur de sainteté une fois dissipée, on voit un mari qui, à l'égard de son épouse, prend l'attitude de ces médecins qui préfèrent "dédaigner la médecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à autrui."²

C'est pour ne pas avilir le mariage, paraît-il, et pour ne pas déshonorer sa femme, que le mari se trouve des liaisons amoureuses hors de son foyer. Que la femme ne s'en plaigne pas, et qu'elle reconnaisse bien son avantage comme épouse, dit Montaigne. Un bon mariage, ajoute-t-il,

. . . est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance et d'un nombre infini d'utiles et solides offices et obligations mutuelles. Aucune femme qui en savoure le goût . . . ne voudrait tenir lieu de maîtresse et d'amie à son mari. Si elle est logée en son affection comme femme, elle y est bien plus honorablement et sûrement logée. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empressé, qu'on lui demande pourtant lors à qui il aimerait mieux arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maîtresse; de qui la desfortune l'affligerait le plus; à qui il désire plus de grandeur; ces demandes

¹
Livre III, V, vol. IV, p. 292.

²
Livre II, XXXVII, vol. IV, p. 188.

n'ont aucun doute en un mariage sain.¹

C'est là une piètre consolation pour une âme sensible.

A la femme, Montaigne prêche la tolérance, une qualité dépourvue de tout prestige, tandis qu'au mari il permet tout, en modération. De temps en temps il prend connaissance de cette contradiction par trop évidente, mais, au fond, il reste champion des prérogatives masculines. "Les voilà en plein mariage," dit-il avec cette sympathie qui va et vient selon son humeur, "de pire condition que vierges et veuves."²

La passion est une maladie, dit-il:

. . . à laquelle nous voulons qu'elles résistent seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et exécution, plus qu'à l'irréligion et au parricide; et nous nous y rendons cependant sans culpabilité et reproche Nous . . . les voulons saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries, et chastes ensemble, c'est-à-dire et chaudes et froides: car le mariage, que nous disons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchissement, selon nos mœurs.³

Malgré cette inclination à la bienveillance, et son évidente compréhension de la nature féminine, Montaigne veut que la femme accepte son rôle comme obligatoire. Il s'en prend aux femmes qui arrivent au mariage comme des adversaires, avec l'expresse intention de se dérober le plus possible à

¹ Livre III, V, vol. IV, pp. 294 - 295.

² Ibid., p. 301.

³ Ibid., p. 300.

leurs devoirs, et qui prennent pour règle commune la devise:

Sers ton mari comme ton maître,
Et t'en garde comme d'un traître.¹

Pour l'auteur, c'est un "cri de guerre et défi . . . pareil-
lement injurieuse et difficile,"² et qui rompt la paix du

ménage. Que veulent-elles, ces femmes, demande Montaigne?

"Nous n'avons pas fait marché, en nous mariant, de nous tenir
continuellement accouez l'un à l'autre, comme je ne sais quels
petits animaux . . . d'une manière chiennine."³ Après tout,

"c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une
trop continuelle assistance, et que l'assiduité blesse,"⁴

continue-t-il. Peut-être le mariage serait-il une condition
plus heureuse pour femme et mari, dit l'écrivain, si le
divorce était un procédé commun en France. Il respecte
l'exemple des Romains:

. . . Nous avons pensé attacher plus ferme le noeud
de nos mariages pour avoir ôté tout moyen de les dissoudre;
mais d'autant s'est dépris et relâché le noeud de la
volonté et de l'affection, que celui de la contrainte s'est
étréci. Et, au rebours, ce qui tint les mariages à Rome
si longtemps en honneur et en sûreté, fut la liberté de
les rompre qui voudrait. Ils aimaient mieux leurs femmes
d'autant qu'ils les pouvaient perdre; et, en pleine

¹
Ibid., p. 296.

²
Ibid., p. 296.

³
Livre III, IX, vol. V, p. 128.

⁴
Ibid., p. 126.

licence de divorces, il se passa cinq cents ans et plus, avant que nul s'en servit.¹

Quant à la chasteté, Montaigne l'exige à toute femme mariée peu importe les circonstances:

. . . Confessons le vrai: il n'en est guère d'entre nous qui ne craigne plus la honte qui lui vient des vices de sa femme que des siens; qui ne se soigne plus (charité esmerveillable) de la conscience de sa bonne épouse que de la sienne propre; qui n'aimât mieux être voleur et sacrilège, et que sa femme fût meurtrière et hérétique, que si elle n'était plus chaste que son mari.²

Montaigne admet que cette vertu est "le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs," mais, par générosité, "nous l'avons résigné aux dames, et leur en quittons la gloire,"³ dit-il malicieusement. En ce qui concerne sa propre vertu conjugale, cependant, nous croyons que Montaigne, malgré ses escapades célibataires peu vertueuses, n'exagère pas en se citant comme un modèle d'honnêteté, surtout par comparaison à son siècle débordé:

. . . A quelque chose sert le malheur: il fait bon naître en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilège, il est homme de bien et d'honneur.⁴

¹ Livre II, XV, vol. III, p. 293.

² Livre III, V, vol. IV, p. 310.

³ Ibid., p. 312.

⁴ Livre II, XVII, vol. III, p. 341.

Montaigne et l'amour.

Montaigne n'est nullement sentimental en ce qui touche l'amour. Pour lui c'est seulement un appétit physique et une volupté, où il avait appris à ne pas se laisser aller trop librement. Il abandonne aux poètes la joie d'idéaliser les douceurs et les charmes éthérés de cette folêtrerie. A l'avis de l'auteur, "l'amour n'est autre chose que la soif de cette jouissance en un sujet désiré, ni Vénus autre chose que le plaisir à décharger ses vases."¹ C'est un "sujet qui principalement se rapporte à la vue et à l'attouchement,"² dit-il. Il en parle, cependant, longuement et franchement au point d'atteindre une crudité gênante, dans un essai qui est le plus long de tous sauf un. Dans "Sur des vers de Virgile", l'auteur révèle un intérêt assez détaillé, semble-t-il, à un sujet qu'il méprise. Il s'intéresse profondément aux moeurs licencieuses de son époque, mais il ne nous initie pas aux détails de ses propres intrigues. Il faut citer l'opinion de Nicolai, qui est la nôtre à cet égard:

. . . Point la moindre trace de sentiment dans ces passages où Montaigne nous peint la nature de ses rapports avec ses maîtresses; l'âme, le coeur, des émotions,

¹
Livre III, V, vol. IV, p. 334.

²
Livre III, III, vol. IV, p. 256.

des regrets ne viennent pas les animer; il a passé contrat avec toutes: pas un portrait de femme, pas un épisode, pas une anecdote; laquelle a-t-il le plus aimée; laquelle l'a fait le plus souffrir; dans quels cadres divers se sont passées ses intrigues; . . . Tout cela et bien d'autres choses tenant aux moeurs de son époque nous eût profondément intéressé; en revanche il nous a initiés à des détails dont on l'eût volontiers dispensé.¹

Conclusion.

Que Montaigne n'exige-t-il pas des femmes? "Il faut qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire,"² répond-il, souriant à demi. Ce qu'il veut dire, c'est que la perfection n'existe nulle part, et qu'on ne peut ni condamner toutes les femmes, ni absoudre tous les maris. "Il est bien plus aisé d'accuser l'un sexe que d'excuser l'autre," dit-il. "C'est ce qu'on dit: le fourgon se moque de la poêle."³ Après avoir entassé pêle-mêle tant d'impressions et de jugements pour et contre les deux côtés, Montaigne termine encore une fois sur une boutade qui nous laisse sans opinion fixe. Il ne nous a promis rien d'autre:

. . . Mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tâtons, chancelant, bronchant et choppant; et quand

¹ Alexandre Nicolai, op. cit., p. 252.

² Livre III, V, vol. IV, p. 320.

³ Ibid., p. 364.

je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-
je aucunement satisfait; je vois encore du pays au-delà,
mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis
démêler.¹

¹ Livre I, XXVI, vol. I, p. 257.

CONCLUSION

Il semble étrange que parmi tant de dissertations sur l'amour, Montaigne se tient toujours sur ses gardes pour ne pas laisser échapper quelques faits sur ses amours à lui. Il en a eu beaucoup, il nous le dit. Mais l'image qu'il nous en peint est dépourvue de tendresse, de poésie, et surtout de précision. Peut-être ne voulait-il pas rompre les règles de galanterie pour écrire un livre à clef. Il aime mieux parler en termes généraux malgré ses prétentions à la franchise. Ce qui est troublant au point de vue psychologique, cependant, c'est que le dévouement et l'affection sincère qui lui manquent en parlant de l'amour, sont très en évidence quand il parle de son amitié unique et extraordinaire avec Etienne de La Boétie. Il faut rappeler que Montaigne s'est marié deux années après la mort de son plus parfait ami, et qu'il a écrit les Essais beaucoup plus tard. En comparant l'amitié et l'amour, Montaigne place celle-là loin au-dessus de celui-ci. Il est possible de croire donc, que son amitié avait épuisé en lui tout autre sentiment. Il préfère ignorer les qualités du coeur ou de l'esprit chez les femmes, et son regard reste superficiel, méfiant, parnasien peut-être en jugeant le beau sexe:

. . . Il semble qu'il n'y recherche ni n'apprécie rien d'autre que la beauté physique, plastique, la matière purement charnelle, en un mot, dans ses rapports avec l'assouvissement des sens, abstraction faite de tout facteur moral.¹

Il se borne donc, à parler des dévergondages amoureux de son siècle, et de conseiller la modération puisque l'abstinence semblait être impossible à cette époque. Il se contente de dire, à la façon de son temps, un peu de mal des femmes, et de leur dire d'être de bonnes ménagères et de femmes fidèles, bien qu'il n'y espérât trop. Montaigne n'innove pas; il suit la tradition et la coutume des gentilshommes français de la Renaissance. La condition de la femme est sans issue, nous dit Montaigne, mais c'est la nature qui le veut ainsi.

¹

Alexandre Nicolai, op. cit., p. 232.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

- Babelon, Jean. La Civilisation française de la Renaissance.
Tournai: Casterman, 1961.
- Batiffol, Louis, Le Siècle de la Renaissance. Septième
édition. Paris: Hachette, 1926.
- Brantôme, Pierre de Bourdeilles, seigneur de. Les Dames
galantes. Paris: Garnier, 1917.
- Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeilles. Ed. par
P. Janet. Paris: Librairie Plon, 1895.
- Gauthiez, Pierre. Etudes sur le seizième siècle. Paris:
Lécène, Oudin, 1893.
- Lefranc, Abel. Grands Ecrivains français de la Renaissance.
Paris: Edouard Champion, 1914.
- La Vie quotidienne au temps de la Renaissance.
Paris: Hachette, 1938.
- Rabelais: études sur Gargantua, Pantagruel, le Tiers
livre du Pantagruel et la querelle des femmes.
Lagny-sur-Marne: Emmanuel Grevin et fils, 1953.
- Lowenthal, Marvin. The Autobiography of Montaigne. London:
George Routledge and Sons, Ltd., 1935.
- Marcu, Eva. Répertoire des Idées de Montaigne. Genève:
Librairie Droz, 1965.
- Montaigne, Michel Eyquem de. Essais. 5 vol. Ed. Guilbaud.
Paris: Nouvelle Librairie de France, 1962.
- Oeuvres complètes. Ed par Maurice Rat. Paris:
Gallimard, 1962.
- Journal de Voyage. Ed. par Louis Lautrey. Paris:
Hachette, 1906.
- Marguerite de Navarre. L'Heptaméron. Paris: Garnier Frères,
1964.
- Nicolai, Alexandre, Les belles Amies de Montaigne. Paris:
Dumas, 1950.

- Plattard, Jean. Montaigne et son temps. Paris: Boivin,
1933
- Sichel, Edith. Michel de Montaigne. London: Constable, 1911.
- Strowski, Fortunat J. Montaigne. Paris: Alcan, 1906.
- Villey, Pierre, Les Essais de Michel de Montaigne. Paris:
SFELT, 1946.